Ménage helvétique

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **55 (1917)**

Heft 20

PDF erstellt am: **20.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-213073

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

55me ANNÉE — N° 20. Samedi 19 mai 1917.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„ PUBLICITAS "
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — *Etranger,* un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent.
Etranger, 25 cent. — **Réclames,** 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

MÉNAGE HELVÉTIQUE

PERSONNE encore ne peut dire quand se terminera la terrible guerre. Et, pourtant, il serait bien temps qu'elle prît fin, pour tout le monde; et pour nous, Suisses, aussi bien que pour les belligérants. On nous répète à satiété que notre situation est privilégiée, comparée à celle des pays qui sont envahis. Ah! certes, nous aurions mauvaise grâce à le contester. Mais, aujourd'hui, quand certains belligérants semblent vouloir nous reprocher de n'être pas entrés dans le conflit, ils s'abusent, peut-être, et oublient qu'il n'est sans doute pas mauvais qu'au milieu de la tourmente générale, quelques pays soient demeurés, qui puissent servir de refuge à toutes les misérables épaves de la conflagration et jouer le rôle bienfaisant d'intermédiaires dans certaines relations d'un caractère spécial, que la guerre elle-même n'a pu tout à fait supprimer.

Les belligérants s'abusent aussi quand ils paraissent tenir pour négligeable la part de dommages que nous cause le bouleversement mondial, d'autant qu'ils nous laissent bien sentir que n'ayant pas collaboré à la lutte, nous n'aurons rien à prétendre à l'heure de la curée. Nous le savons et ne demanderons rien. Mais, à ce moment-là, il sera intéressant, toutefois, de voir jusqu'à quel point se réalisera le louable idéal que l'on a toujours pris pour drapeau, du côté des Alliés, dans cette gigantesque bataille.

Les mobiles qui ont guidé dans leur inqualifiable agression les empires centraux, ont été d'emblée condamnés sans réserves, en Suisse romande, par la population unanime, et, en Suisse allemande, par bien des milieux, très patriotes, dont l'opinion, malheureusement, ne se reflète pas assez dans les journaux ni dans les débats publics. Mais, en Suisse romande, comme dans les milieux de la Suisse allemande auxquels nous faisons allusion, si l'on ne prétend ni à des agrandissements de territoire ni à une compensation financière — encore que le principe de celle-ci se puisse fort bien défendre — on a droit d'espérer que tout ce qui a été promis, touchant les droits à la vie, à la justice et à la liberté complète des petites nations, sera réalisé sans réserves et de façon définitive par ceux qui s'en sont faits les champions et qui, victorieux, comme nous l'espérons, trouveront sûrement, dans la solution du grand conflit, d'appréciables et équitables compensations matérielles de leurs cruelles épreuves présentes.

En attendant, nous devons veiller à dissiper le plus possible les malentendus qui, entre Suisses, nous séparent momentanément. Nous devons, sans nous désintéresser le moins du monde de ce qui se passe autour de nous — le pourrions-nous, du reste? — revenir un peu plus à nos propres affaires et tâcher de reconstituer l'union sacrée dont nous aurons besoin, après la guerre, pour faire face à la situation nouvelle. Cette tâche, cet effort, incombent à chaque citoyen et personne ne se peut excuser sur ceci ou sur cela pour s'y dérober. C'est un devoir national au premier chef, et nécessaire, et urgent. A l'ouvrage donc, et inspirons-nous pour cela du but louable que s'est proposé, à sa fondation — c'était au début de 1914 — la *Nouvelle Société helvétique*, but qu'a exposé, en ces termes, M. G. Steck, dans le rapport qu'il a présenté à la dernière assemblée générale de cette association et qui vient d'être publié :

* * *

« Le 1er février 1914 — date inoubliable — nous étions réunis à Berne pour jeter les fondements de la Nouvelle Société Helvétique. Nous ne pensions guère alors à la guerre européenne imminente. Nous nous flattions de disposer du temps nécessaire pour nous donner une organisation forte; nous comptions vouer notre attention aux problèmes qui intéressaient l'indépendance de la patrie, dont la solution devait préparer un avenir plus digne d'elle. Le danger principal que nous avions entrevu était cette apathie des masses populaires pour tout ce qui ne touche pas au gain matériel immédiat; ce défaut de compréhension parmi les classes intellectuelles, oublieuses de la véritable nature de notre état suisse. Notre liberté individuelle, limitée par celle de nos concitoyens, nous paraissait constituer l'essence même de notre démocratie, et la réunion des races diverses en une même nation nous semblait être le trait caractéristique de notre état. Ces principes sont de nature intellectuelle. Leur valeur ne peut s'apprécier en argent. Or, il nous semblait que le développement économique de la Suisse, durant ces dernières années, les succès répétés de la politique réaliste, les avaient laissés s'affaiblir dans les intelligences. Pensant leur communiquer une vie nouvelle, nous cherchions à établir des relations plus étroites entre les différentes parties du pays, à renforcer les liens qui rattachent les Suisses de l'étranger à la mère patrie. Nous voulions donner au pays ce dont il a si grand besoin aujourd'hui : une opinion claire, unanime sur la raison d'être de notre état, qui nous permette de suivre une ligne de conduite cohérente.

» Mais les circonstances vinrent déjouer quelques-uns de nos projets, et ne nous laissèrent qu'un temps bien restreint pour recruter nos contingents. Cependant la guerre, surgie comme un coup de foudre, démontra la justesse des diagnostics que nous avions portés. Que de moqueries avaient salué la fondation de notre Société. On l'avait taxée d'assemblée de rêveurs et d'utopistes. A ces appréciations malveillantes succédèrent le silence, ou même les louanges. C'est que la guerre avait fait sentir la nécessité d'une orientation commune dans la pensée publique. On percevait d'un coup combien ce travail de rapprochement entres les différentes parties du pays avait été négligé. Beaucoup de ceux qui au 1er février 1914 considéraient nos efforts d'un regard sceptique se prirent alors à regretter avec nous que notre travail n'eût pas débuté quelques années auparavant. »

ON CATZIMO A LA COUAITA

Lè menistre san lè menistre, et saran adi lè menistre. Tot parâi, leu et le z'ôtro z'omo, l'è lo mîmo affére: l'ant trèti fauta de medzi, de bâire et de dremî. Sè marian tot quemin no, lè menistre. Pâo arrevâ que lau damè portan lè tsossè et que l'ossan dâi rebattaïe d'einfan, dâi sadzo et dâi crouïo. Quan san contein, lè menistre, rizan et tzantan co lè z'otrè dsein. L'eindévan quan vîgnan lè dévallè, lè couson, lè merderi. Sè ratîgnan de sacremeintâ, bin sû, ma fant la potta âo tot fin. Diablio te bourlâi, s'on leu roncanâvè ora on par de napoléon! Po tot dere, lâi ein a dâi bon et dâi z'ôtro qu'on lè z'arâi po rein, se sè mîzâvan dézo la Grenette.

Pè La Plantaz, l'ein avan on tot bon : destra d'échein, dâo boutafrou, boun'omo et que prédzivè pamé que falliai. On tot bon, vo dio... Tot que l'amâvè prâo lè bon frecot, et lo bon vin assebin.

On deveindro, âo catsimo, que devessai dînâ à Losena avoué dâi monsu, l'où bussî à la fenîtra. L'âovre: l'îrè s'n'ami lo sindico, que lâi démande, dein lo perte de l'orollie :

— Ai-vo fé la prèhira dâo bet?

— Na.

— Dépatsein-no! Lo tsémin de fé va binstou modâ : sublie qu'on tonnerre.

Lo menistre trai son relodzo : t'einlévine! l'îrè lo momein! Onco dou-trâi menute et lo train l'arâi fotu lo can. Adan, ie fâ âi z'einfan :

— Vo pouadè allâ.

Et vâitequie noutron bravo menistre que châote frou dâo pâilo ein sé desein : (heu! que tota la beinda recaffâvè ein l'oïessein!)

— Merda po la prèhira!

Djan dâi Pivè.

COINS DE CHEZ NOUS

La Baumine.

TANDIS que l'Arnon, célèbre par les gorges de Covatannaz, est un cours d'eau connu, il n'en est pas de même de la Baumine, écrit un correspondant du *Journal d'Yverdon.* C'est sur le revers du Suchet, près du chalet de Grange-Neuve, qu'elle prend sa source. Et d'abord, elle n'est qu'un mince filet d'eau claire. Elle court à travers l'herbe fine, elle dévale en bas la pente et fait un saut. La voilà dans le vallon de la Combette. Des populages, des hautes herbes et de jeunes arbustes poussent sur ses bords. De chaque côté, des petits ruisseaux lui apportent leurs eaux.

Au printemps, elle s'ouvre un large lit à travers les dernières neiges qui, à la fin de mai, forment des espèces de ponts sur l'eau déjà limpide. Cette neige s'en va lentement. Quand le bétail monte à l'alpage, on en trouve encore. Mais le vallon de la Combette n'a guère plus d'un kilomètre. Bientôt la Baumine pénètre dans la forêt, bousculant des pierres, des branches et des troncs d'arbres. Elle se creuse des retraites profondes où le soleil, perçant l'épais feuillage, met parfois des ronds de lumière.

La voici au fond des Mouilles — vieux pont de bois souvent emporté par les grosses eaux. Mais le torrent semble redouter la lumière, la verdure et le ciel bleu ; on le voit s'enfoncer plus profondément dans la forêt pour débou-